

Scène 1 : Après 1883 / L'immortel

Manet, mort, mais vêtu de frais et seul en scène, nous parle...

Manet. – « Manet et manebit », du latin de cuisine, et un jeu de mots, c'est tout ce qu'ils ont trouvé comme épitaphe pour moi ; ça veut dire « Il reste et il restera ». Degas disait que je ne me souciais que du présent, d'être considéré, les honneurs, les médailles au Salon, les décorations, tout ça. Mais pourquoi pas ? J'étais de mon temps, et celui-ci, comme je le prévoyais, se trouverait singulièrement raccourci. Oui, raccourci, c'est le cas de le dire, comme lorsqu'ils m'ont coupé la jambe. La gauche, la droite, je ne peux m'en souvenir ; là où je suis, on ne marche même plus, on se déplace comme sur un nuage. Je n'étais pas comme Edgar ; lui qui a dit

« je voudrais être illustre et inconnu », c'est tout lui, ça. Il ne voulait pas qu'on l'embête, mais il se considérait comme le meilleur d'entre nous, au fond de lui-même. Sans doute vivra-t-il assez vieux pour connaître la gloire, enfin cette forme de gloire qui va aux peintres, lorsque les images qu'ils ont créées soudain se diffusent, et se répètent, encore et encore. J'arrivais à l'âge de la reproduction quand, paf, je me suis trouvé effacé. On se demandera, dans les livres futurs, si oui ou non j'ai bien fait partie de leur fichu mouvement, qu'ils ont fini par appeler les impressionnistes, et, en fait, ça ne vient même pas d'eux : mon quasi homonyme, Monet, n'avait envoyé en 1874 que des tableaux avec des titres impossibles, *Paysage, Coin de bois, Bord de rivière*, et j'en passe ; et il y en avait un, il ne savait plus quoi mettre, d'ailleurs c'était totalement flou, donc il a appelé ça *Impression, soleil levant*, et un critique en mal de copie s'est emparé du titre pour inventer ce terme d'« impressionnistes », avec deux N et deux S, je vous demande un peu. Degas lui non plus, d'ailleurs, n'a pas vraiment fait partie de leur école, ou du moins n'en a-t-il pas appliqué le credo ; on ne l'a pas vu peindre en plein air, ou presque jamais ; par contre, ce qu'il a pu dessiner, et ça, les Sisley et les Monet, ça n'était pas leur pratique,

ils ne touchaient presque jamais une feuille de papier, et hop, directement sur la toile, devant le motif. Ce qui nous rapprochait, évidemment, tous les deux, c'est que nous étions plus à l'aise financièrement que les autres, issus de familles aisées, comme on dit. Et je me souviens d'une phrase qu'il a prononcée, un jour, chez Guerbais, mettant l'auditoire en fureur, lorsqu'il a dit que l'art, attendez que je me souvienne, oui, que l'art futur « se devrait d'être inopportun, et pas à la portée des classes pauvres », enfin quelque chose comme ça. Au fond, ce grand esthéticien était un peintre de « high life », même ses danseuses sont distinguées et n'ont pas l'air des catins qu'elles étaient. Ça ne devait pas lui faire grand-chose, d'ailleurs, parce que une femme, il n'en a jamais approché une de toute sa vie ; incapable d'en aimer, une ou plusieurs, ou toutes à la fois, et de rien leur faire. Je me souviens des merveilleux dessins qu'il a fait de ses modèles féminins pour son tableau médiéval, des corps tendus, suppliciés, l'une les cuisses ouvertes, l'autre en train de vaciller vers l'avant, il n'en voyait que le modelé, la suavité des lignes, on n'avait jamais représenté des femmes torturées ainsi, même Delacroix n'aurait pas osé, mais lui, ça lui venait naturellement, de malmener ces corps de femmes qu'il

ne posséderait jamais, et pourtant, à ce moment-là, avec les modèles... en plus, il était assez joli garçon, la barbe soignée, l'air un peu égaré, et puis disant des choses tellement mordantes, en général ça plaît aux filles. Mais c'était véritablement un impuissant, au moins dans ce sens-là.

Scène 2 : 1859 / L'Infante du Louvre

Au Louvre, le 20 juillet 1859, il y fait très chaud. Quelques visiteurs, des pioupioups rentrés d'Italie, des dames en crinoline, allant deux par deux, regardent les tableaux et s'amuse discrètement des jeunes peintres, si appliqués, venus travailler dans le sanctuaire de l'art. Devant L'Infante Marguerite de Velasquez, un jeune homme est assis et copie directement l'œuvre à la pointe sèche, une plaque à graver sur les genoux ; c'est Edgar Degas, 26 ans, l'œil sombre, le vêtement sobre, mal installé sur un tabouret, son chapeau à ses pieds. Manet, son aîné de deux ans, l'œil vif, très dandy, progresse à pas lents derrière l'inconnu, afin de mieux le surprendre en flagrant-délit.

Manet. – Savez-vous, Monsieur, que vous me détoussez par deux fois en vous plantant ainsi face à ce petit bijou d'Espagne ? Car ceci est mon tableau, et ceci est ma place.

Degas. – Monsieur, je ne vous permets pas de troubler mon travail... D'ailleurs, je n'ai ni l'honneur de vous connaître, ni le désir de le faire. Attifé comme je vous vois, vous n'êtes évidemment pas du bâtiment.

Manet. – Surveillez vos paroles, jeune rapin. Du bâtiment, je suis. *Anch'io son pittore...*, comme disait je ne sais plus qui. Et moi aussi je suis peintre... je traduis, car vous n'entendez goutte à l'italien, n'est-ce pas ?

Degas. – Détrompez-vous, Monsieur le peintre... J'ai plus d'un parent napolitain dans les veines et vous savez ce que l'on dit du sang napolitain. *La Muette de Portici*, les couteaux de Masaniello, ça vous rappelle quelque chose ? (*Degas fredonne un air en prenant une pose héroïquement féroce*) Mais Monsieur ne va peut-être pas à l'Opéra ? Ou peut-être préfère-t-il Wagner à Auber ? Du reste, votre citation est usée comme la corde du bourreau. (*Degas change de pose, bombe le torse et chante à la manière triomphale d'un ténor en représentation : « Et moi aussi je suis peintre »*). C'est Corrège, tout le

monde sait cela, qui prononça ces paroles immortelles à la vue d'une peinture du non moins sublime Raphaël. Ah l'Italie... (*Puis passant de l'élégie à l'ironie*) L'Italie, vous connaissez ?

Manet. – Certes ! Je m'y suis rendu longuement deux fois et...

Degas (*l'interrompant*). – Eh bien moi, j'y ai presque vécu trois ans ! J'en reviens pour ainsi dire, les poches vides, mais les yeux remplis de tableaux. Cela ne manque pas là-bas. A Naples, Rome, Florence, j'ai enfin compris qui je pouvais être, qui je devais être. Il était temps, remarquez, j'ai fêté mes 25 ans hier.

Manet. – Je vous aurais donné moins... Alors, comme ça, on est un peu peintre, et un peu italien. Pour ce qui est de l'Italie, je vous crois. Plus je vous observe, et plus vous me faites l'effet d'une sorte de carbonaro envoyé à Paris pour assassiner l'empereur dans quelque attentat à la bombe artisanal. Vous avez le regard noir des conspirateurs et vos mains sentent le crime organisé. A moins que ces yeux terribles et ces doigts fiévreux ne soient destinés à crucifier la mauvaise peinture... Je ne sais pas si la vôtre est bonne, mais vous avez du goût. Velázquez, c'est le chic du chic. Et puis vous avez du toupet, mon gaillard. Graver ainsi l'infante, à

main levée, sans dessin intermédiaire, sans préparation, sans filet, chapeau. Je vous souhaite de vous en tirer ainsi. Moi qui n'ai pas votre audace, ni sans doute votre génie, je suis plus prudent. (*Manet extrait de sa serviette cuivre et dessin préalable*). Voyez, je ne vous ai pas menti, l'Infante Marguerite est bien à moi ! Et aujourd'hui, précisément, je venais y mettre la dernière main. C'est raté, et par votre faute qui plus est...

Degas. – Vous ne trouvez pas cela curieux que deux peintres qui s'ignorent, qui n'appartiennent pas au même monde et qui ne se font pas la même idée de la peinture, si j'en juge par votre copie un brin sauvage, aient été traversés, en plein mois de juillet, quand tout Paris paresse et transpire, par la même envie de défier le grand Velázquez ?

Manet. – Curieux ou pas, je ne vous laisserai pas débiter ainsi mon petit chef-d'œuvre sans deux mots d'explications. Vous avez eu l'indélicatesse de me révéler votre âge. En vertu du droit d'aînesse, j'exige que vous donniez subito votre nom et celui de votre maître. Car seul le rejeton d'un grand atelier peut se montrer aussi tranchant en matière d'art et, plus encore, d'art moderne.

Degas. – Mais tout s’explique... Monsieur dont je ne connais pas le nom appartient à la nouvelle secte. Si l’on m’avait dit ce matin que je rencontrerais un moderne, au Louvre, devant Velázquez, je serais sorti armé. Mes maîtres se fichaient bien de votre modernité, ils étaient bien trop occupés par la grande peinture pour cela. Apprenez donc que je me nomme Edgar Degas, Degas en un seul mot, bien que je sois issu d’une très ancienne lignée française, noble de cœur et d’esprit, une lignée, cela va sans dire, très portée sur les lettres, la musique et les arts. Si mon maître a pour nom Louis Lamothe, nom obscur, je vous l’accorde, sachez que je touche, à travers lui, à l’école d’Ingres. Nul besoin de vous éclairer, j’imagine, sur ce que ce nom signifie dans la décrépitude actuelle du bel art de peindre. Le réalisme des uns, la modernité des autres, cela m’est bien indifférent. La beauté a d’autres exigences que de coller banalement au réel et au présent. Nul doute que Velázquez s’indignerait de se savoir transformé en drapeau de pareilles causes, lui en qui se rejoignaient Raphaël, Titien et Rubens...

Manet. – Pas un mot de plus, Monsieur ! Apprenez que je me nomme Edouard Manet et que mes ancêtres valent les vôtres. Sachez aussi que je le connais votre Lamothe, il est de la race des

sinistres frères Flandrin, d'Amaury-Duval et Victor Mottez, tous ces suiveurs de Cimabue, ces singes de Giotto et de Fra Angelico. Voilà presque 20 ans qu'ils couvrent nos églises de pâles décors séraphiques, décolorés, désincarnés et dépourvus de tout frisson religieux. Vos amis nous assomment avec leur pureté céleste, leurs fonds d'or et leur dévotion moyenâgeuse. Ils confondent piété et carême. Quitte à s'inspirer des Primitifs, quitte à revenir aux XIII^e et XIV^e siècles, je préfère les originaux à l'imitation. Mes cartons sont pleins de copies de ces peintres d'avant Raphaël, comme il se dit aujourd'hui, mais ce sont de libres traductions, non de serviles pastiches. L'erreur des élèves d'Ingres, c'est d'avoir suivi les errances du maître, d'archaïsme en archaïsme, comme l'écrivait récemment mon ami Baudelaire. Car il y a chez Ingres deux peintres, qui se masquent l'un l'autre, un génie derrière le pontife pédant de l'idéal. Prenez le portrait de Bertin en journaliste jupitérien, impossible d'être plus moderne, plus vivant, plus accroché au siècle. Prenez sa *Grande odalisque*, si l'habit noir vous donne des boutons, a-t-on jamais peint un nu aussi naturellement effronté, aussi peu théâtral ? Je rêve en ce moment de lui donner un pendant, et un pendant moderne, loin de tout

Orient rêvé. Le sérail qui embaume, c'est fini, il faut peindre le bordel fleuri des courtisanes de Balzac, renoncer à tout exotisme, descendre de l'Olympe et prendre comme modèles des Olympia d'aujourd'hui, des créatures de chair et de sang, c'est que pense mon ami Astruc, qui vient d'étriller le Salon, je vous conseille sa brochure. Du feu.

Degas. – Quelle tirade, ma foi ! Oui, Ingres avait ses faiblesses et je suis bien placé pour en parler. Je l'ai rencontré, en 1855, c'était mon Dieu alors, j'avais 20 ans, je venais de quitter l'École des Beaux-Arts. Ingres m'en félicita dès le début de notre conversation, de son monologue, devrais-je dire. J'étais presque muet. Venant de lui, la condamnation de l'École, où il avait enseigné, me parut d'abord bizarre. Puis je compris qu'il avait détecté en moi un jeune homme aux moyens suffisants pour décider de son destin et s'épargner le fade éclectisme qui s'enseignait alors et menait au Prix de Rome les plus laborieux. « Allez en Italie tout de suite, dans la fraîcheur de votre jeunesse, allez au contact des maîtres, hors de tout filtre, nourrissez-vous d'eux », me dit-il (*Degas, rictus aux lèvres, se prend pour Ingres*). Mais attention pas de copie servile, pas de détails inutiles, les lois du beau, non ses scories. Ne faites que des lignes, beau-

coup de lignes, et dessinez surtout d'après le souvenir. N'oubliez pas que la nature ne suffit pas, qu'il faut en dégager la fleur ».

Manet. — Le conseil n'est pas mauvais, dommage qu'Ingres ne se le soit pas appliqué plus souvent. Le guindé de ses tableaux d'histoire, la raideur de son *Apothéose d'Homère*, à deux pas d'ici, cela frise le ridicule. Tout cela périra. On ne se souviendra que du portraitiste sans égal, du peintre de nu et des merveilleuses études au crayon, palpitantes comme de bonnes photographies. (*La moue de Degas se contracte*). Chez Thomas Couture, où je me suis formé à l'époque où vous idolâtriez le père Ingres, mes camarades d'atelier les accablaient de sarcasmes, lui et ses pieux thuriféraires. On nous racontait que les disciples de Courbet les brûlaient en effigie. (*Manet, rêveur, après un instant de silence*) Qu'avons-nous fait de cette folle jeunesse, où est passé notre feu ? Il y a dix ans que je suis entré dans la carrière, et je n'ai pas été encore fichu de placer un tableau dans ce Salon si sage qu'il faudrait un peu violer. Cette année encore, j'y ai renoncé. Les Géricault, les Delacroix eurent tous leur coup d'éclat avant 25 ans. Vous et moi lanternons à côté de ces géants.

Degas. – Voilà que vous me parlez comme mon paternel le ferait. Le cher homme est banquier comme son propre père. Il a beau aimer les arts, fondre à l'écoute de l'*Orphée* de Gluck, se pâmer devant Giorgione, il aimerait voir son fils déjà rendre, comme rendrait une bonne rente... Mes tâtonnements commencent à l'exaspérer. Tant que j'étais en Italie, il mettait doutes et lenteurs sur le compte de l'émerveillement dont mes lettres l'entretenaient. L'admiration paralyse. Saviez-vous que la vue des fresques de Michel-Ange, au Vatican, avait pétrifié jusqu'à l'intrépide Géricault, puisque vous me parlez de lui ? Alors, vous pensez, combien, moi, Edgar Degas, qui n'avais rien peint avant l'Italie, j'en suis revenu ! Ces géants-là vous démolissent à chaque étape un peu plus. En trois ans, j'en ai vu des chefs-d'œuvre en tout genre, c'était affolant d'expression, de force, mais le cafard succédait vite à la décharge. Au départ, ne riez pas, je me refusais à dévier de la ligne du bon Lamothe. A Assise, devant les Giotto, je ne vous mens pas, j'ai failli me faire moine, je n'avais jamais ressenti une telle émotion auparavant, rien de si probe, de si étranger aux petitesesses de l'existence moderne. Entre l'idéal franciscain et cette peinture dénuée de toute ficelle, de tout tapage, l'unité tenait du miracle. Puis, à mesure que les

mois s'écoulèrent, j'appris à me déprendre des imagiers primitifs. Du reste, je ne voyageais pas seul et mes camarades, assez hostiles à mon ingrisme de doux rêveur, s'amusaient à bousculer mes principes. Ces admirateurs de Rembrandt et Delacroix m'ouvrirent les yeux sur Titien, Van Dyck et même le terrible Signorelli. Ses fresques dantesques, quel choc à Orvieto ! Signorelli m'a arraché à mon jansénisme et m'a précipité dans *L'Enfer* de Dante. Ses figures de damnés sont prises dans des convulsions et des douleurs inouïes, tout cela palpite, s'agite, enrage. On dirait que la peinture se met en mouvement, c'est peut-être cela la peinture de demain, l'action au sens plein, le temps rendu sensible à l'œil.

Manet. — Peut-être... En Italie, durant l'hiver 1857, je n'ai pas poussé au-delà de Florence (*puis déclamant à son tour*) : Andrea del Sarto, voilà un maître selon mon cœur. La sobriété toscane conjuguée au réalisme, c'est le rêve, non ? Stendhal en était toqué. Je m'en suis moi-même tellement entiché que je me suis laissé enfermer toute une nuit dans l'église de L'Annunziata, au milieu de ses peintures, la sanguine à la main... Il y a là une procession de mages, une Sainte famille en Egypte... *La Madone au sac*, vous connaissez ? C'est l'alpha et l'oméga de

la vraie peinture. (*Deux pioupious repassent à côté d'eux*). Mais, j'y pense, puisque vous revenez d'Italie, vous avez peut-être été témoin des événements, je veux dire de la guerre d'indépendance. Avec votre air de carbonaro, vous ne deviez pas faire tache dans le paysage.

Degas. – Monsieur Manet, je vois, ne déteste pas le comique de répétition. Il n'y a pourtant pas matière à plaisanter au sujet de ces braves Italiens luttant pour leur unité. De fait, j'en ai croisé à Livourne, fin mars, avant de prendre mon bateau pour Gênes. Et je les ai trouvés admirables de détermination, ce qui m'a fait chaud au cœur. Puisque vous me parlez maintenant politique, je ne vous cacherai pas qu'une bonne partie de ma famille, à Naples, s'en mêle depuis 1848. Ils veulent chasser les Bourbons du Sud de l'Italie et les Autrichiens du Nord de la péninsule. Napoléon III les a trahis après avoir montré un rare courage en bravant la cour de Vienne. Solferino et Magenta ont coûté la vie de milliers de nos soldats, nous étions vainqueurs, nos alliés sardes exultaient. Pourquoi diable concéder un armistice à l'Autriche presque brisée, et leur abandonner finalement Venise... Je n'y mettrai jamais les pieds tant que l'aigle y flotte.